

LUCIEN DUCASTEL (France)

CLIP 1

Bon ben! Écoutez! Moi je m'appelle Lucien Ducastel, je suis originaire de la Seine Maritime, je suis un Normand d'origine et j'ai été apprenti charcutier pendant trois ans, et puis après, ça me plaisait pas du tout, je me suis mis à travaillé dans le bâtiment, j'ai travaillé un peu dans la métallurgie etc...J'ai fait des travaux très durs, très durs et donc les choses se sont passées comme ça. Mes parents, mon père était ouvrier, c'était un mécano, c'est un homme qui travaillait très dur, il faisait des réparations à bord des navires etc... et ma mère était ouvrière dans le textile, mes parents étaient des ouvriers, ils travaillaient tous les deux et moi j'allais à l'école, il y'avait pas des problèmes. J'ai eu mon certificat d'études primaires, ce qui n'est...

J'avais à peine douze ans, ou j'avais onze ans et demi, enfin douze au mois d'aout, fin aout, donc j'ai eu mon certificat d'études primaires, c'est une chose importante pour moi et puis après je me suis mis au travail et comme j'avais très peu d'idées pour savoir ce que je voulais faire, j'ai été apprenti charcutier. J'ai travaillé là trois ans et demi, je faisais les commissions, je travaillais et j'apprenais un peu le travail, enfin je ne suis jamais devenu charcutier. Puis je me suis mis à travailler dans le bâtiment dans des travaux publics, dans des réparations dans des navires, tout ça en fait, j'ai fait différents travaux manuels, je me suis engagé dans différents travaux manuel...etc.

1936, j'avais 16 ans et je commençais à travailler dans des usines, j'étais devenu un ouvrier tout simplement, jeune ouvrier et j'ai connu toute la période de 1936, les grèves de 1936 avec tout ce que cela représentait...

Les grèves de 1936, les départs de tout ça, puisqu'il y a eu un mouvement ouvrier qui s'est manifesté, moi à l'époque je travaillais déjà dans des milieux ouvriers...etc, et c'est dans ces conditions que le mouvement de 1936 est monté d'un peu partout et qu'il y a eu cette grande manifestation de 1936 et tout ce que cela représentait pour le mouvement ouvrier en France, ça a été une chose très importante. C'est certain!

CLIP 2

J'ai commencé à travailler en 34-35 en usine et puis il y a eu 1936, les grandes journées de 1936 et c'est là que je suis rentré dans le mouvement ouvrier, c'est à dire j'ai participé au grèves de 1936, je travaillais en usine, j'avais 16 ans et là j'ai participé au grandes grèves de 1936. 1937-38, je me suis engagé dans la Jeunesse Communiste qui était à peu près, ce qui permettait quand on se battait déjà pour les revendications, et j'ai eu des jeunes copains qui m'ont dit: « pourquoi tu ne viens pas avec nous à la Jeunesse Communiste? » Alors j'ai été à la Jeunesse Communiste.

En 36, on participait aux activités syndicales; à tout ce qui avait lieu, c'est là que j'avais adhéré à la Jeunesse Communiste. Comme conséquences, ça a modifié beaucoup de choses parce qu'on était obligé de prendre des dispositions pour se cacher, une semi-clandestinité y compris que l'interdiction du Parti Communiste et de la Jeunesse Communiste avait fait grand bruit et mon père qui était un anarchisant, un peu, c'était plutôt sa tendance m'a dit: «Mais tu vas arrêter! Il va t'en couter parce que t'as vu ils ont interdit ceci, ils ont cela... »

Alors moi je lui ai répondu: « c'est mon problème! », j'avais 17 ans, « est-ce qu'il faut qu'on arrête parce que...toi tu as connu les périodes de 1936-37 comme chaudronnier à bord des navires... dans la métallurgie et puis t'as même pas de cartes syndicales... »

Oh non! Il n'était pas engagé politiquement parce que ça demandait le moindre effort alors qu'il passait beaucoup d'efforts au travail. On passait dans la clandestinité, on était obligé, on en pouvait pas appeler ça la clandestinité mais on était quand même connus par la police...et on prenait quelques dispositions y compris pour sortir tard la nuit, tout en faisant attention parce qu'il y avait des rafles la nuit... C'était extrêmement difficile, mais on n'a pas cédé, on n'a pas cédé, on a pris un certain nombre de mesures, on évitait de distribuer des tracts, par exemple, dans la journée, on essayait de le faire la nuit, pas trop la nuit mais le soir parce que cela prenait un certain nombre de..., il fallait prendre beaucoup de précautions! Dans ces conditions, je suis devenu un un militant actif au travail et dans ma vie de tous les jours.

CLIP 3

Le but de la distribution de ces tracts était d'alerter les ouvriers dans les usines, c'était de distribuer le matériel dans les quartiers, mais on faisait ça très souvent la nuit, mais la nuit il y avait aussi des rondes de policiers, alors on s'arrangeait. On était deux ou trois à distribuer et puis on était deux ou trois à surveiller, à entourer, à surveiller pour essayer: « attention il est temps de partir ou je ne sais quoi... », enfin on était obligé de prendre beaucoup de précautions. Mais on prenait beaucoup de précautions, on mettait le matériel pour tirer les tracts et faire les tracts chez l'un, le papier chez l'autre et puis on essayait de distribuer tout ça la nuit pour essayer d'échapper à la police mais la police elle se promenait aussi la nuit. Ça a été une mission difficile.

Et distribution des tract dans les usines, aux portes des usines même si là ça se voyait naturellement mais on prenait beaucoup de précautions, il y en a un qui regardait si la police n'arrivait pas...on a été obligé de prendre beaucoup de précautions. On partait vers deux heures, trois heures du matin, pour aller distribuer, on se répartissait les rues, on le faisait parfois aux portes des usines mais c'était très risqué parce que là c'était le grand jour.

Je veux dire un mot encore parce qu'il y avait aussi le problème de l'édition du matériel, parce que c'était bien de distribuer les tracts mais il fallait les faire donc on s'arrangeait, on trouvait des copains qui étaient pas très connus pour amener le matériel, la ronéo, la machine à écrire, qu'on mettait dans la cave...etc, on était obligé de prendre un certain nombre de précautions aussi pour protéger ces copains, d'abord pour les protéger eux, puis pour nous permettre aussi à nous de pouvoir continuer à faire ces choses là. Donc ça a été une période, quand même, très, très difficile. Alors on s'est organisé entre nous. On a essayé, d'abord de trouver des endroits qui nous permettaient de nous rencontrer clandestinement, disons, qu'on ne puisse pas nous voir si on se retrouvait à deux ou trois, ou trois ou quatre, cela dépendait, on allait jamais au-dessus de trois ou quatre, et là on se retrouvait, soit dans une cave, soit chez des amis qui n'étaient pas du tout connus pour une activité mais qui étaient prêts à nous aider et qui nous recevaient. Alors on arrivait, un à telle heure, un à telle heure, à des heures différentes, et puis c'est là qu'on se retrouvait pour faire ce que l'on avait à faire.

Si besoin de cacher le matériel dont on avait besoin, c'est à dire la ronéo, la machine à écrire...il fallait faire très attention à tout cela, disons une grande prudence qui s'instaurait parce qu'il y avait quand même des publications: « arrestation de tant de militants, tant de ceci, tant de cela...dans les journaux de la région de Rouen... » c'était donc très difficile. Il fallait prendre beaucoup de précautions.

On avait un certain soutien de la population, il y avait des gens qui disaient: « Ils ont qu'à pas faire ça! », quand on a été arrêté, ils le disaient. Mais il y avait aussi des gens qui nous soutenaient, même qui nous soutenaient doucement parce qu'ils y avaient une crainte, si la police s'aperçoit des rapports avec les militants connus...on va avoir des problèmes, se faire arrêter...donc le danger il était aussi bien pour nous que pour les gens auxquels on donnait le matériel s'ils se faisaient prendre par la police...c'était donc très difficile et très délicat.

CLIP 4

J'ai pas été clandestin, j'ai quand même été arrêté le 21 octobre 1941.

J'ai été arrêté parce que j'étais un militant communiste et la police de la petite ville où j'habitais en Seine Maritime connaissait tous les gens qui adhéraient à un parti, en particulier ceux qui adhéraient au Parti Communiste ou à la Jeunesse Communiste. Alors, comme avant de devenir quasiment clandestin, on avait eu une grande activité publique... on était donc connu, ils savaient bien qu'à partir du moment où il y avait eu les interdictions, qu'on continuerait de faire. Ils étaient très attentifs. Mes parents qui ne partageaient pas toujours, qui ne partageaient pas trop ce que je faisais. Mon père qui était plutôt anarchiste, il acceptait pas que je puisse militer dans des activités politiques... « tu verras ce qui va t'arriver! » Et puis j'ai eu cette vie difficile.

Mon arrestation, c'était assez simple. Quand on allait distribuer les tracts, on se mettait ça dans la veste, on n'en prenait pas 500 à la fois et on allait distribuer ça, mais l'arrestation, évidemment c'est une ville de 20000 habitants, la police connaissait tout le monde, en particulier ceux qu'il ne fallait pas qu'elle connaisse et là c'est la police française qui est venue nous arrêter en pleine nuit

La police française et la police allemande, elle n'était pas seule et ils sont venus vers 4-5 heure du matin, *toc toc toc*, et là ils sont venus taper à la porte et en un rien de temps mon père était déjà

descendu pour ouvrir la porte qu'ils étaient déjà arrivés dans la mansarde puisque je couchais dans la mansarde au deuxième étage et alors là ça a été très vite, très vite, s'habiller et descendre et c'était le 21 octobre 1941, donc après ça a pris d'autres mesures. Ils nous ont arrêtés, ils nous ont emmenés à Rouen et là ils ont commencé à interroger un peu, à poser un certain nombre de questions...auxquelles on ne faisait très attention d'en dire le moins possible, ensuite on n'a passé un tribunal à Rouen mais un tribunal bidon parce qu'on savait à l'avance que ne serait pas relâché et on ne savait pas très bien comment cela allait se passer. Parce que l'inconvénient de cette époque, on est arrêté mais on ne savait pas la suite qu'il y allait avoir.

Oui! J'ai conscience du risque que je prenais. Le problème c'était que pour se cacher il fallait avoir les moyens de le faire, pouvoir aller chez un tel, ou chez un tel, et il y a plein de gens qui n'étaient pas disposés à nous recevoir, même s'ils avaient beaucoup d'amitié pour nous, ils disaient: « si un jour, la police s'amène chez nous, comment ça va se passer? On va être arrêtés aussi... » Il y avait beaucoup de difficultés donc je suis resté chez mes parents. Quand je suis rentré, mon père m'a presque mis une volée, mais enfin...

Non! Je n'ai pas eu la possibilité, j'étais en cours, je n'étais pas très loin de partir de chez moi, de prendre une espèce de clandestinité mais peut-être, que je me rappelle 15 jours ou 3 semaines avant, j'ai été arrêté 15 jours ou 3 semaines avant le moment où je devais partir pour vraiment prendre la clandestinité.

CLIP 5

Oui! J'étais donc, depuis un certain temps poursuivi par la police, et puis à partir du moment où il y avait eu la mise en clandestinité des formations politiques de gauche, Parti Communiste...etc, j'étais connu, j'étais plus à l'attention de la police, et puis le 21 octobre 1941, ils sont venus taper à la porte à 4h00 du matin, ils sont venus à ma porte et j'ai été arrêté dans ces conditions, par la police française et la police allemande. Donc j'ai été arrêté dans ces conditions, j'ai été emmené à Rouen et à Rouen on a retrouvé, on était arrêté, une centaine de résistants connus...etc de la région de Rouen, alors la région de Rouen ça fait beaucoup de monde. On avait arrêté une centaine là, et puis ensuite, nous avons subi un interrogatoire mais sans beaucoup de problèmes, sans beaucoup de difficultés. On a pas été obligé de dire des choses qu'on ne voulait pas dire et on a été emmené ensuite, au camp de Compiègne et de Compiègne on a été emmené à Auschwitz Birkenau. Alors à Compiègne, on était des otages, c'est arrivé plusieurs fois qu'ils venaient le soir chercher des camarades pour être fusillés, parce qu'il y avait eu des attentats...etc, et puis ensuite, on a été, le 6 juillet 42, on a été emmené à « destination inconnue ». A Compiègne, on est resté près de huit mois, on est arrivé le 21 octobre 41 et ensuite ils nous ont emmenés, ça a été le voyage à Auschwitz Birkenau, mais à Compiègne on était déjà des otages, c'est à dire que le soir quand il y avait eu des attentats, on venait chercher des camarades, ça pouvait être nous ou d'autres, j'y ai échappé comme un certain nombre d'autres mais ils venaient chercher les camarades pour être exécuter parce qu'il y avait eu des attentats dans la nuit ou la veille, ou deux jours avant, ils avaient eu les noms, donc il venait chercher les gars pour être emprisonnés ou fusillés. Le lendemain matin, 04h00, il y avait le gong qui sonnait et tout le monde debout et là il y avait les appels par bâtiment, comme d'habitude, et au fur et à mesure, ils embarquaient, ils embarquaient, ils embarquaient et là nous sommes partis vers une destination inconnue.

Ben on a ressentie...

Oui oui! Ce que j'ai ressentie et les gens qui étaient comme moi, ce que nous avons ressentie... Nous avons ressentie une certaine frayeur, parce qu'on ne savait pas où on nous emmenait, parce qu'on nous prenait par paquets de dix, donc un paquet de dix, il pouvait être fusillé une demie heure après...etc. On ne savait pas bien ce qui pouvait se passer. Et puis là, ils nous ont embarqués dans des wagons, des wagons à bestiaux, des wagons de marchandises et puis, nous sommes arrivés à Auschwitz Birkenau. On est arrivé à Auschwitz, se sont d'anciennes casernes, il y a de grands immeubles, on voyait bien qu'on arrivait ailleurs mais c'était presque plus confortable que ce qu'on venait de quitter à Compiègne et tout ça. Et puis le lendemain, ils nous emmenés à Birkenau, 4 ou 5 km plus loin. Ils nous ont emmenés à Birkenau et là c'est tout à fait différent, Birkenau est un camp qui a été monté sur un ancien marais, il y a des baraques qui étaient anciennes, ça faisait une impression assez inquiétante quand on arrivait à Birkenau. On nous a donné des photos avec...on nous a pris

des photos, on nous a donné les habits rayés, on nous a donné notre matricule, on nous l'a tatoué. Ils nous ont tatoué ce numéro, ah! C'est une chose qui nous a marquée parce qu'on ne s'appelait plus un tel, un tel ou un tel, voilà, on avait ce numéro et c'est par ce numéro qu'on devait répondre à toutes questions qui pouvaient nous être posées...etc, et qu'on le connaisse en allemand et en polonais. Alors ça, ça a été un peu plus difficile mais il a fallu s'y mettre parce qu'il n'y avait pas d'autres solutions.

CLIP 6

Alors la vie de tous les jours de le camp, d'abord l'appel, le réveil du matin, le camp était immense, on était, je ne sais pas, 100 000 dans le camp à Birkenau en particulier c'était immense, et là on prenait connaissance que Birkenau en particulier ce n'était pas un lieu de repos. D'abord les journées étaient très longues, 4 ou 5 heures du matin, le soir des fois 9 ou 10 heures parce que sur 22300 il en manquait un. Il fallait le retrouver à l'appel du soir, donc tant qu'on ne l'avait pas eu, on restait debout. C'est arrivé qu'on aie passé des nuits parce qu'ils n'avaient pas retrouvé celui qui manquait ou ceux qui manquaient, ils s'étaient caché ou il y en avait un qui avait réussi à s'évader...etc, jusqu'au lendemain matin on restait debout, l'été mais aussi l'hiver. Les hivers y sont très froid, la neige et donc on y laissait des hommes. La journée, elle commençait à 4 ou 5 heures du matin, y'avait un premier appel, on nous distribuait une, ils appelaient ça de l'herbe à **Thym**, du thé, je ne sais pas quoi, un espèce de flotte dans la gamelle qu'il ne fallait surtout pas perdre et qu'on ne pouvait jamais laver, on avait ça à avaler et après on partait au travail.

Oui! On se retrouvait trois ou quatre pour essayer de discuter, il y avait un gars qui était un peu plus responsable qui discutait qu'est-ce qu'on peut faire, on essayait de prendre des mesures, pour essayer de se battre, mais enfin c'était quasiment impossible parce qu'il y avait un chef de chambre pour 10 par exemple, qui avait été fabriqué pour ne pas se laisser faire, il y avait un chef de bâtiment, il y avait tout cela et puis il y avait aussi, sur le plan du travail, les chefs de chantiers, les chefs d'équipe qui étaient eux aussi des déportés, un certain nombre d'allemands, aussi beaucoup de polonais et c'était très difficile. C'était très dur parce qu'on prenait des coups, tout au départ on s'est dit: « va pas falloir se laisser faire » puis on s'est vite rendu compte qu'il n'y avait pas d'autre solution que se laisser faire parce que c'était tellement terrible la vie là-bas. Mais c'était très difficile de s'organiser, entre nous c'était très difficile de s'organiser, parce qu'on était très dispersé, le groupe des français qu'on était, on avait été très dispersé, parce qu'on avait été arrêté comme résistants communiste, militant politique...etc, et quand on est arrivé là-bas, tout ça, ça suivait. Ils savaient ceux qu'ils recevaient, comme ça n'avait rien à voir avec la camp de Compiègne, au camp de Compiègne on avait une activité, on se battait quoi! On discutait, on parlait mais là-haut, on était beaucoup plus séparé...etc, et puis avec les chefs de blocs, des fois, les chefs d'équipes, les chefs de blocs, les kapos...etc c'était très difficile parce qu'ils avaient la baguette facile.

Ah non, non! On n'était pas forcément entre français, il est arrivé qu'on se soit retrouvé retrouvé à être deux ou trois français parmi 150 ou 200 gars. Et le plus grand nombre c'était surtout les polonais qui nous étaient pas très favorables, il y avait aussi des allemands, on les appelait les **Riesdeuchs**, des allemands qui avaient été arrêtés pour des raisons politiques le plus souvent et qui s'étaient retrouvés là.

CLIP 7

Alors 1945 c'était la libération.

Alors pour nous, cela voulait dire aussi la libération, mais ce n'était pas si simple parce que il y avait les **kapos**, les chefs de bâtiments tout ça, qui avaient pris ses mauvaises habitudes de massacrer, de taper, de liquider les pauvres gars...etc, et qui jusqu'au bout on jouait ce rôle, ce qui fait qu'on a, encore là, perdu du monde, mais nous sur les 1175 qu'on a été déporté, on est rentré 19 je crois. On a ressentie une certaine libération quand même, mais on était dans un tel état qu'on réagissait à peine parce que, vous savez, quand on pesait 70, 72 kg quand on est arrivé, c'était mon cas, je faisais du sport, je courais en vélo...etc, j'étais costaud, j'étais solide et on arrivait à en peser la moitié 35, 36 kg, les choses ne sont pas les mêmes y compris les réactions, y compris le fonctionnement du cerveau est pas du tout le même, on est affaibli d'un bout à l'autre et c'était une période vraiment

difficile, mais enfin il y avait aussi le fait que on commençait à respirer un peu l'air frais, on disait: «ça y est! C'est fini! »

On nous a mis dans des wagons, selon la région où on allait, et puis après ils nous ont mis dans les wagons, et puis: « Débrouillez-vous! »

Moi je rentrais sur Rouen, on devait être, je ne sais pas, 3 ou 4 peut être et on avait perdu quelque centaines de copains.

Alors, à l'arrivée, il y avait les ambulances qui nous attendaient, et ils nous conduisaient à l'endroit qu'on leur disait, en ce qui me concerne, chez mes parents. Et puis après il y avait l'arrivée à la maison, ça était différent pour les uns et pour les autres, parce que les parents étaient différents les uns des autres, bien sûr! Moi, je suis arrivé chez moi au petit matin, vers 11h00, je crois, dans ces heures là, et ma mère était là. Ma mère travaillait dans le textile, elle devait pas travailler, elle avait des journées de chômage, ma mère était là. Elle était...

Et puis, le soir, mon père travaillait, très dur, il faisait les réparations pour des navires, il était chaudronnier, il faisait des boulots très, très durs... mais il était aussi très, très ferme. Alors il est arrivé le soir, « ben! Te v'la toi? Qu'est-ce qui t'arrives? » C'était assez sympathique quoi! Parce qu'il était comme ça et ça je le savais que les choses allaient se passer comme ça. J'imaginai que les choses allaient se passer comme ça.

J'avais été convoqué au commissariat de police parce qu'il y avait des gens qui avaient demandé. Je me suis beaucoup interrogé à savoir si j'y allais, j'ai dit: « bon! Si ça peut rendre service à des gens, autant y aller. » J'y suis allé. Au moment où j'entrais dans le bureau du commissaire, peu de temps après, il commence à me parler et tout ça, et il y a cet individu un des individus qui étaient venus m'arrêter qui entre. J'ai sursauté, avec mes 35 kg que je pesais, j'ai sursauté, « demandez lui à ce flic où est-ce qu'il a passé sa nuit de 21 octobre 41...etc. » J'ai fait un barouf là-dedans. Ils m'ont dit: « Monsieur calmez-vous. » Ils l'ont fait sortir.

CLIP 8

Ben parce que j'ai été invité à aller témoigner dans des établissements scolaires, j'ai rencontré un copain, un enseignant avec qui je parlais comme ça: « tout ça, ça manque dans l'histoire, dans les livres d'histoire, faudra que tu viennes un jour nous parlais de tout ça. » Je lui ai dit: « écoute, moi je veux bien mais j'avais pas bien réfléchi à ce que cela représentait, je me disais pourquoi pas. Alors je suis allé, il m'a dit: « je vois la date et tu me dis. » Et là, ça a été très difficile parce que quand on est dans une salle avec une trentaine d'élèves, parler de ces choses-là, parler de l'arrivée des convois juifs ou tziganes...etc avec les enfants qu'il y avait là, les bébés qu'il y avait parfois dans les bras des mamans, c'était quelque chose d'atroce et au début moi, je me suis dit: « est-ce qu'il faut le dire ou est-ce qu'il ne faut pas le dire? » Mais j'ai dit: « moi je viens pour parler de ce que le nazisme a fait et de ce qu'on a vécu et de ce qu'on a vu de nos yeux à Birkenau puisque c'est le premier grand camp qu'on a fait. A Birkenau, il y avait l'arrivée convois entier, les juifs, les tziganes et il y avait les hommes, les femmes mais il y avait aussi des enfants, il y avait aussi des bébés que les femmes avaient dans les bras et on les voyait, on en était pas loin et on savait comment les choses allaient se passer. Ça, ça nous a fait beaucoup et ça fait toujours beaucoup. Lorsque je me trouve dans un établissement scolaire et qu'on est amené à aborder toutes ces questions d'enfance...etc, c'est aussi le soir la soupe est pas si bonne. Parce que ce qui est assez significatif, c'est que quand on va dans une classe, on n'a jamais besoin de demander le silence, ils sont toujours attentifs le plus souvent, enfin c'est très rare, ils sont très attentifs à ce qu'on dit. Ça nous encourage à aller dans les écoles. Le message que l'on veut faire passer, c'est de dire: « voilà ce qu'a été le nazisme dans toute son horreur, dans tout ce qu'il y a d'atroce et c'est pourquoi il faut développer la fraternité entre les êtres humains, vous êtes des jeunes, vous allez à l'école, vous y arrivez, ne vous battez entre vous, soyez fraternels, soyez amis parce que vous ne savez pas de quoi demain sera fait. Vous êtes des êtres humains et l'avenir est en vous, c'est vous qui portez l'avenir de demain, soyez fraternels parce que c'est le seul moyen de le faire. C'est pas parce que un tel et ceci et un tel est cela que cela change les choses, que ça change la nature des choses. Vous êtes des êtres humains, vous pouvez avoir des copains qui soient basanés, qui soient noirs, pourquoi pas? Se sont des êtres humains comme vous, soyez fraternels, c'est aussi un moyen pour vous de mieux travailler de pas avoir les soucis, travaillez sérieusement et puis soyez fraternels entre vous qu'elles que soient vos origines.

CLIP 9

Ben on a vécu l'occupation le plus possible clandestinement, même si moi j'habitais encore chez mes parents, j'étais pas un clandestin dans le sens du terme, mais ce qu'on avait c'est qu'on réfléchissait à ce qu'on pouvait faire pour distribuer. Ce qui nous préoccupait le plus c'était la population, c'était pas les allemands, d'informer la population sur la nécessité de se battre contre l'occupant. On a rencontré dans les camps, on a rencontré des allemands civils qui travaillaient et ça nous a conduit à quelques discussions entre nous. Moi j'ai toujours défendu l'idée que ces gens-là n'étaient pas forcément des nazis, ils travaillaient, ils étaient bien obligés de travailler comme les français travaillaient chez nous...etc, et il fallait les respecter à ce titre. Après c'est leur responsabilité mais dès l'instant où ils ont avec nous, ils savent bien ce qu'on est, avec nos tenus rayées...ils savent ce qu'on est et qu'ils ont un mot sympathique, un mot aimable envers nous en allemand qu'il fallait apprendre à connaître... Moi je les ai toujours défendus, il faut pas confondre les SS et les allemands qu'on rencontre au travail ou les choses comme ça. Les SS, il sont fait un choix. Ceux qui sont là, ils ont fait un choix, ils sont du côté du régime, du côté du système et se sont eux qui font les larbins sur notre dos, mais bon peut-être 3 ou 4 ans après le retour, 'ai eu l'occasion de... je parlais avec des copains qui me disent: « on part en Allemagne telle date pour rencontrer des gens...évidemment on ne va pas te demander de venir avec nous.

-Pourquoi vous ne voulez pas me demander à moi? Vous avez peur que j'aie dire que les allemands sont tous des fascistes?

-Non! Non!

-Si vous souhaitez que j'aie avec vous, j'irai avec vous et je m'engage à être très correct à l'égard des allemands. Ça ne m'empêchera pas de dire ce qui c'est passé dans les camps mais je ne le dirai pas pour autant. Les allemands, il y a eu les nazis, mais il y a aussi les allemands qui se sont battus contre les nazis. »

Donc il faut là-dessus avoir les pieds sur terre et si je peux rencontrer des allemands ça en me dérange pas du tout même si on arrive à parler de cette période de l'histoire.

CLIP 10

Alors très souvent ils disent mais pourquoi vous ne l'avez pas fait enlever? Vous ne pouvez pas vous le faire enlever. Je peux le faire enlever mais je ne le ferai pas parce que ça a été fait par les nazis, par les gens qui travaillaient pour les nazis, c'est dans ces conditions qu'on a eu ce matricule, on ne s'appelait plus un tel et un tel mais on s'appelait un tel et qu'il fallait le prononcer en allemand mais moi ça ne gêne pas d'avoir ça sur le bras et c'est pas pour faire de la publicité, c'est comme ça, c'est tout!

www.resistance-archive.org